

UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

****



FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SCOCIALES
(FASHS)
****

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)

MEMOIRE DE LICENCE EN PHILOSOPHIE

THEME :

L'écriture en question pour les savoirs endogènes.

Réalisé par :

ALADJODJO Chabyi
&
HOUINDOTE G. Murielle

Sous la direction de :

Dr Geoffroy A. Dominique BOTOYIYE
Maître de Conférences des Universités
du CAMES

ANNEE ACADEMIQUE : 2021-2022

SOMMAIRE

Remerciements 5

RESUME 6

INTRODUCTION 7

CHAPITRE 1 : L'ECRITURE AU CHEVET DES SAVOIRS ENDOGENES 9

CHAPITRE 2 : LES REVOLUTIONS DANS L'ADOPTION DE L'ECRITURE COMME NOUVEAU MOYEN DE COMMUNICATION 16

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE L'ECRITURE POUR LES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE 24

CHAPITRE 4 : CRITIQUE ET PERSPECTIVES 33

CONCLUSION 42

REFFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 44

TABLE DES MATIERES 46

A

Ma maman Claudia SOGBOSSI

Mon papa Alain HOUINDOTE,

Ma petite maman Mireille HOUINDOTE

Et mes frères et sœurs.

Murielle G. HOUINDOTE

A

Ma maman Dénise TONEGNIKES,

Mon feu père Adébayô ALLADJODJO,

Mon frère Adébissi ALLADJODJO

Et toutes mes sœurs.

Chabyi ALADJODJO

Remerciements

Nous tenons à remercier tous ceux qui, par leurs soutiens et leurs encouragements, ont favorisé la réalisation de ce travail.

Notre reconnaissance et notre gratitude vont aux professeurs du département de philosophie, en général et en particulier au Docteur Geoffroy A. Dominique Botoyiyê qui a accepté de diriger ce travail. Ses précieux conseils, sa disponibilité nous ont permis d'entamer nos premières lectures. Il a particulièrement mis à notre disposition tous les documents nécessaires pour ce mémoire.

Une pensée bienveillante va à l'endroit de tous nos amis et condisciples. Sans le soutien de nos familles respectives, cet exercice académique n'aurait pas abouti. Merci.

RESUME

Que vaut l'écriture pour les savoirs et savoir-faire des sociétés orales ? Tel est le problème fondamental dont ce mémoire se propose de résoudre. En effet, dans les sociétés orales le savoir n'est pas systématisé ; les savoirs endogènes continuent d'être entretenus ou transmis dans la mémoire mortelle des hommes. L'Afrique, de même que toutes les sociétés de l'oralité, est riche d'un patrimoine intellectuel et technologique qu'il faut prendre le soin de récupérer et surtout de tester afin de retenir et de faire progresser les savoirs et savoir-faire positifs, avérés. L'écriture permet d'éviter les pièges de l'erreur ou la précipitation. Elle s'appuie sur la raison et le doute afin d'atteindre non seulement la certitude des choses mais aussi la réappropriation et le devenir des connaissances ou pratiques. Même si certains auteurs se sont déployés à montrer les limites de l'écriture, il n'en demeure pas moins vrai que d'autres reconnaissent quand même ses capacités de systématisation et d'éclosion du savoir. D'ailleurs, il y a eu la proposition de nouvelles pistes plus simples et réduites comme l'internet et l'enseignement afin que l'écriture puisse jouer au mieux ses fonctions aux côtés des savoirs endogènes.

Mots clés : Ecriture - Savoirs endogènes - Sociétés orales - Systématiser - Récupérer - Avérer - Réappropriation - Devenir - Internet - Enseignement - Raison - Doute.

INTRODUCTION

L'ambition de la valorisation des savoirs endogènes a été l'une des préoccupations majeures des intellectuels africains. Parmi ceux-ci, figure l'international béninois Paulin J. Hountondji qui écrit : « Personne ne nie aujourd'hui qu'il existe, dans nos cultures orales, des corpus de connaissances parfois très élaborés, fidèlement transmis d'une génération à l'autre et s'enrichissant souvent au cours de cette transmission »[1]. Néanmoins, une telle conception n'apparaît pas totalement évidente pour un africain qui s'y connaît. Du coup, nous le savons, les savoirs africains continuent de payer jusqu'à présent un grand prix à l'oralité malgré les nombreux efforts qui se déploient sur le terrain par rapport à l'alphabétisation. En effet pour Hountondji, l'écriture est inévitable dans la survie des savoirs endogènes en ce sens que l'incapacité des cultures orales à accumuler les données objectivement et sans variation est un obstacle important. L'écriture donne la voie d'accès à une tradition de savoir théorique, formalisé et objectif ; elle se conçoit comme cadre approprié et dynamisant du savoir. Elle dispose entre autres, une fonction épistémologique qui permet à toute culture de manifester sa capacité à entrer dans l'univers de la pensée scientifique. Jacques Goody affirme que la fonction essentielle de l'écriture consiste à livrer une explication typique du monde.

Ce mémoire se propose de répondre à l'interrogation cruciale à savoir : Quel intérêt présente l'écriture pour les savoirs endogènes ? En effet nous avons pu remarquer que les savoirs africains ne sont pas systématisés, c'est-à-dire qu'il n'existe pas des endroits précis où l'on peut aller s'enquérir de ces savoirs là. Ce sont des savoirs qui continuent d'être gardés comme secret et qui sont réservés seulement à une classe donnée. Parfois certains détenteurs de ces savoirs refusent de les transmettre à la jeune génération et meurent avec. Les paroles s'envolent mais les écrits demeurent. La science étant une continuité, ces savoirs, ces connaissances, ces techniques développés dans les sociétés africaines ne pourront connaître un progrès si et seulement si la main a été donnée à la génération ultérieure. D'où l'utilité des systèmes graphiques aux côtés des savoirs endogènes qui garantissent un avenir prometteur pour la conservation, la transmission et le progrès.

Cette réflexion revêt un double intérêt en ce sens qu'elle nous permettra de montrer d'une part, l'importance ou du moins le rôle central que joue l'écriture dans la conservation et la

[1] Paulin J.Hountondji, 2019, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, p .10.

transmission des connaissances, et de montrer en quoi l'écriture s'impose à l'esprit qui aspire à la recherche de la connaissance d'autre part, car elle limite le mieux possible les risques d'errance dans la recherche. Quelles sont donc les fonctions de l'écriture dans la transmission et le devenir des savoirs ? Comment reconnait-on ce qui est savoirs et ce qui ne l'est pas ? Ce sont là les questions essentielles qui permettront de mieux cerner notre sujet de recherche.

Notre travail s'articulera autour de quatre chapitres. Dans le premier, nous parlerons de ce que l'écriture peut apporter aux savoirs endogènes. Au deuxième chapitre, nous exposerons les fonctions fondamentales de l'écriture. Cela nous permettra dans le troisième chapitre, de montrer les enjeux de l'écriture par rapport aux savoirs et savoir-faire propres aux sociétés de l'oralité. Enfin dans le quatrième chapitre qui sera le dernier, nous procéderons à l'analyse critique et aux perspectives.

CHAPITRE 1 : L'ECRITURE AU CHEVET DES SAVOIRS ENDOGENES

1-1-**L'écriture, les savoirs endogènes : que cachent ces grands mots ?**

1-1-1-**L'écriture**

D'abord, étymologiquement en grec, "γράφειν"[2], traduit communément par notre verbe "écrire", c'est plus précisément écorcher, égratigner, tracer des signes, graver. En effet, du latin Scriptura[3], l'écriture est l'action et l'effet d'écrire. Il s'agit du système de signes utilisés pour écrire. Elle se définit aussi généralement comme une représentation de la parole et de la pensée par des signes graphiques conventionnels. Autrement dit, c'est un système de signes graphiques servant à noter un message oral afin de pouvoir le conserver et ou le transmettre; système de signes visible, tracés, représentant le langage parlé. On note entre autres : hiéroglyphes, phonétiques, syllabiques, alphabétiques dont les caractères adoptés sont l'écriture gothique, romaine, arabe et cyrillique. L'écriture a été inventée en 3200 avant J-C et marque le début de l'histoire humaine. Le berceau de l'écriture oscille entre Mésopotamie et Egypte au gré des découvertes archéologiques.

Religion

Dans le langage chrétien, les Saintes Ecritures ou Ecritures Saintes, sont les paroles écrites et dites par les saints hommes de Dieu inspirés par le saint esprit. C'est également l'ensemble des livres tenus pour inspirés par Dieu et rassemblés dans la Bible.

Philosophie

En philosophie, c'est une lecture qui fait dire à un texte ce que, précisément, il ne dit pas de lui-même directement : pour y arriver, elle le contraint à parler, elle lui arrache, hors du strict alignement de ses mots et de ses phrases, quelque chose qui relève d'un impensé et qui n'y figure que sous la forme de son absence.

Socrate : l'écriture est inhumaine, elle prétend établir en dehors de l'esprit ce qui ne peut être en réalité que dans l'esprit. Elle est une chose, un produit manufacturé.

Jean Jacques Rousseau : l'écriture est une condition d'existence, une condition du rapport social, qui est rapport d'aliénation, d'injustice et de domination.

[2] http:// les définitions.fr.

[3] http:// fr.m.wikipedia.org.

Claude Lévi-strauss : la naissance de l'écriture aurait transformé l'entendement du genre humain. Celle-ci conserve les savoirs et permet de mieux comprendre le passé, ce qui donne à l'homme une meilleure habileté pour appréhender le présent et le futur.

Jacques Derrida : l'écriture se définit encore comme archi-écriture ou archi-trace, toujours dissimulée par le fantasme d'une parole qui rêve de chasser son double et travaille à réduire sa différence constitutive.

1-1-2-Les savoirs endogènes

C'est à l'orée du séminaire de 1994 qui a réuni les étudiants des 3ème et 4ème années de philosophie et de sociologie et bien d'autres personnalités que Paulin Hountondji récuse, pour sa part, l'utilisation de l'adjectif « traditionnels », au motif qu'on l'oppose trop souvent à « moderne » ou à « nouveau ». Selon lui, cet adjectif a pour effet de donner l'impression qu'il fait référence à quelque chose d'ancien qui serait immuable ou inchangeable, une manière de pensée pétrifiée par une longue pratique ethnologique. Cependant, le terme « savoirs traditionnels » pèche, puisqu'il fait penser à des données archaïques relevant d'un passé qu'on aurait tendance à perpétuer à l'opposé de la science moderne. Alors, les participants vont proposer « savoirs indigènes », mais le problème n'aurait toujours pas été résolu, car le terme demeure redondant pour cause de la charge péjorative dont on affecte le précepte « indigène » ; ce terme aurait paru dévalorisant et aurait pu être interprété comme un parti pris. En effet, ils vont tous se mettre d'accord pour le terme « savoirs endogènes »[4] qui a tendance d'être affranchi de tout soupçon de jugement dépréciatif. Voilà d'où est venu la dénomination « savoirs endogènes » pour désigner les savoirs produits, savoir-faire dans les sociétés orales d'Afrique et d'ailleurs.

De façon générale on entend par savoirs endogènes, l'ensemble des connaissances propres à un lieu, à une région, à une communauté. La littérature courante les définit comme des systèmes de savoirs spécifiques à chaque culture et société. Ce sont des savoirs qu'une communauté s'est appropriée en l'adoptant. En effet, selon la Triennale de l'ADEA de Ouagadougou 2012, les savoirs endogènes sont une compétence en émergence dont il est question d'acquérir le plus vite possible afin de répondre à l'urgence des situations ou aux défis du futur. Pour l'UNESCO(2003), les savoirs endogènes désignent les ensembles cumulatifs et complexes de savoirs, savoir-faire, pratiques et représentations qui sont perpétués et développés

[4] *Ibid*., p. 14.

par des personnes ayant une longue histoire d'interaction avec leur environnement naturel. Ces systèmes cognitifs font partie d'un ensemble qui inclut la langue, l'attachement au lieu et à la vision du monde. La FAO(2005) ajoute que les savoirs endogènes représentent l'ensemble de faits liés au système de concepts, de croyances et de perception que les populations puisent dans le monde qui les entoure.

Pour mieux fait entendre la notion, Hountondji s'est appesanti sur l'aspect culturel en soutenant que, les savoirs endogènes sont une connaissance vécue par la société comme partie intégrante de son héritage. Les savoirs endogènes représentent le reflet des facteurs agro-écologiques et socio-économiques emboités dans les préférences et traditions culturelles. Tout savoir est donc relatif à une culture. Quant à Warren, les savoirs endogènes désignent l'ensemble des connaissances acquises par une population locale à travers l'accumulation d'expériences et l'interprétation de l'environnement dans une culture donnée. Il comprend les idées, les expériences, les pratiques et les informations qui ont été soit générées localement ou soit produites en dehors de la communauté, mais qui ont été transformées par la population locale et incorporées a travers le temps aux conditions culturelles agro-écologiques et socio-économiques locales.

Il en ressort de toutes ces définitions que, les savoirs endogènes sont une façon de vivre, un ensemble d'expériences cumulées. Alors, il serait de bon ton de se demander ce que les savoirs endogènes pourront gagner dans l'apport des nouveaux systèmes de communication, c'est-à-dire l'écriture.

1-2-Des notations graphiques pour une systématisation réussie

Les questions sur les savoirs endogènes ne datent pas d'aujourd'hui; ayant toujours été au centre de nombreux débats aux dimensions variées et mettant en jeu des acteurs aux intérêts divers, que ce soit les chercheurs ou les porteurs de ces savoirs. Qu'il s'agisse de la préservation, de la vulgarisation ou de l'exploitation commerciale des savoirs endogènes, la divergence des points de vue est si manifeste qu'elle atteint même la définition de ce que l'on pourrait considérer comme « savoirs endogènes»[5].

L'écriture dont il a été question dans *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche* par exemple est celle dont l'Afrique devra se servir comme un moyen pouvant l'aider à recueillir

[5] *Ibid*., p. 15.

et à systématiser les connaissances et pratiques très fines ou très efficaces que possédaient nos ancêtres et qui sont menacées de disparition. Ainsi, Paulin Hountondji pense que « l'Afrique précoloniale avait assurément amassé une riche moisson de connaissances vraies, de techniques efficaces, qui ont été transmises oralement de génération en génération, et qui font vivre encore de nos jours une bonne partie des populations »[6]. Le combat ou le souhait de Hountondji serait de ce que sa génération puisse recueillir ce précieux héritage, l'éprouver et le systématiser. Cependant, il n'est plus à se douter de l'existence ou de l'efficacité des savoirs endogènes mais plutôt de comment les retrouver, où les retrouver et surtout de comment les conserver car, ces connaissances, ces pratiques sont menacées et il faut s'en inquiéter dixit Hountondji. Certes, l'oralité n'a pas démérité. C'est le lieu de le reconnaître qu'elle a pu contribuer à quelque chose en un temps soit peu sinon, comment comprendre que des pratiques aussi pointues, aussi efficaces comme la thérapeutique traditionnelle par exemple,

« comment une connaissance aussi difficile à maîtriser que celle que possédaient nos ancêtres, comment tous ces savoirs ont pu être maintenus, stockés et transmis de génération en génération, pour parvenir ainsi jusqu'à nous sans dégénérer, sans perdre de leur efficacité ? » s'en indignait François Dossou[7]. Il existe donc dans les sociétés orales des procédés mnémotechniques qui permettent de conserver la mémoire. L'oralité a ses règles, ses lois qui favorisent la transmission du savoir, ce qui n'est pas de simple bouche à oreille.

Mais quoi qu'on dise, l'oralité ne garantie pas une assurance contre la mort. Puisque, malgré les nombreux efforts qui sont faits pour la sauvegarde des connaissances dans les traditions orales, le problème n'aurait toujours pas été réglé. Les savoirs sont menacés compte-tenu du vieillissement, de la perte de mémoire et parfois le refus de certains détenteurs de les transmettre et ils meurent avec. C'est certainement pour cette raison que Hountondji plaide pour une « mutation fondamentale et urgente »[8]. Les preuves existent sous nos yeux. Il n'est pas rare d'entendre en Afrique que des détenteurs des connaissances ou savoirs meurent chaque jour que Dieu fait sans rien laisser. Ahmadou Hampaté Bâ déclarait qu' « En Afrique chaque vieillard qui

[6] Paulin J. Hountondji, 1977, *Sur « la philosophie africaine critique de l'ethnophilosophie »*, p. 125.

[7] Francois Dossou, 2019, « Ecriture et oralité dans la transmission du savoir » in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, p. 257.

[8] *Ibid*., p. 57.

meurt est une bibliothèque qui brule »[9]. Faut-il toujours regarder la bibliothèque brûler toutes les secondes ou il faudrait agir ? C'est simple, il faut trouver une solution pour pouvoir conjurer ce mal, faire en sorte que ça ne soit plus un seul individu qui détient le savoir mais plutôt que la connaissance puisse être disponible à qui veut se l'offrir. C'est en effet dans ce sens que les uns et les autres sont appelés à comprendre ''l'écriture en question pour les savoirs endogènes''. Aller repérer les savoirs où ils en seraient, les convoyer vers les centres de stockages sécurisés ou de recherche à savoir : les universités, les laboratoires, les bibliothèques, ce que Geoffroy Botoyiyê appelle « les nouveaux lieux du savoir »[10].

Une fois dans ces lieux modernes ils pourront-être mieux traités, rentreront en confrontation avec la science moderne histoire de pouvoir se justifier de leur contenu scientifique ou du moins, connaîtront les mêmes traitements qui ont conduit les savoirs occidentaux à se réclamer de leur scientificité à l'aide des outils modernes. En effet, Cheikh Anta Diop affirmait que : « Les Grecs n'ont fait que reprendre et développer dans une certaine mesure, parfois, les inventions égyptiennes, tout en les dépouillant »[11], ils les débarrassent « de la carapace religieuse 'idéaliste' qui les entourait »[12]. C'est une manière pour Diop de démontrer que, la science occidentale proviendrait, en partie, de données empruntées au patrimoine intellectuel de l'Egypte pharaonique. Dit autrement, la nature de la mutation décisive, de la double mutation qui a rendu possible l'érection par les Grecs, d'une science dont nous louons tous aujourd'hui unanimement la pertinence, sans même se douter qu'une partie non négligeable des savoirs qui y ont servi provient de l'Afrique. Alors, c'est donc « urgent » le disait Hountondji, de recueillir les savoirs et pratiques, les conserver, les décortiquer afin de les intégrer dans la dynamique qui les porte tout en gardant leur contexte d'origine; et pour y arriver il estime que, seule l'écriture serait à même. Hountondji insiste que l'écriture est inévitable si véritablement nous voulons que les

[9] C'est en 1960, lors de la première « conférence générale » de l'UNESCO à laquelle participent tous les pays africains nouvellement indépendants qu'Amadou HAMPATE BÂ prononce cette phrase à Paris en 1975. (Geoffroy BOTOYIYÊ*, Le passage à l'écriture. Mutation culturelle et devenir des savoirs dans une société de l'oralité*, 2009, p. 318.

[10] *Ibid*., p. 175.

[11] Cheikh Anta Diop, 1954*, Nations nègres et culture*, p. 395.

[12] *Ibid*., p. 395.

savoirs endogènes connaissent un essor d'éclosion ou d'émergence scientifique. Le rapport de l'écriture au savoir n'est pas du moins « extrinsèque mais plutôt intime et interne »[13] rajoute- t-il.

[13] Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, *op.cit*., p. 274.

CHAPITRE 2 : LES REVOLUTIONS DANS L'ADOPTION DE L'ECRITURE COMME NOUVEAU MOYEN DE COMMUNICATION

2-1-Les fonctions fondamentales de l'écriture

L'écriture est fondamentalement une activité individuelle au même titre que le langage. Elle constitue pour celui qui la possède un certain rapport au monde et à soi-même. C'est parce qu'elle est une activité individuelle qu'elle devient un moyen d'expression. Quand l'écriture est suffisamment automatisée, on peut la reconnaître comme on reconnaît la voix ou le visage d'une personne. L'expression dans l'écriture fonde les études graphologiques. L'acquisition de l'écriture constitue également une acculturation. L'écriture présente des caractéristiques nationales signalées par les historiens de l'écriture. Les tracés individuels révèlent les traits personnels de celui qui écrit ainsi que des particularités culturelles. L'écriture est également un moyen d'élaboration du sens. Parler et écrire constituent deux modes d'élaboration différents et complémentaires. En fixant la pensée, l'écrit oblige à formuler et à préciser ce qui ne peut être que suggéré dans l'oral. Dès lors, l'habitude, d'écrire fortifie et entraîne l'exercice de la pensée conceptuelle. L'évolution du langage écrit dépend de l'évolution de la pensée. La syntaxe de l'écrit est plus souple, plus profonde, plus complexe que celle de l'oral.

En effet, l'écriture a bouleversé le destin de l'humanité et a affecté sa manière de penser le monde et d'agir sur lui. L'adoption de l'écriture comme un nouveau moyen de communication a transformé la nature des pensées et les manières de concevoir le savoir désormais. C'est justement pour une telle raison que les uns et les autres se sont penchés sur les fonctions intrinsèques de l'écriture. L'écriture remplit un certain nombre de fonctions qui se situent à différents niveaux de l'activité, du plus subjectif au plus objectif. L'écriture est un moyen de communiquer. C'est sa fonction la plus évidente et la plus banale. Néanmoins, après sa fonction qui consiste à la notation graphique, l'écriture en dispose bien d'autres. Pour Jack Goody, l'écriture n'est pas un simple outil d' « enregistrement phonographique »[14] de la parole. Etant un véritable moyen de communication et d'expression, elle rend possibles certains types d'opérations ou techniques qui ne sont tout à fait simplement envisageables dans l'élément exclusif de l'oralité, et qui sont si indispensables pour la pratique scientifique. En illustration, Paulin Hountondji cite les mathématiques. Essayer de « ''descendre les équations'' »[15] sans écriture est impossible. « Le savoir mathématique est aujourd'hui un savoir écrit, un savoir qui

[14]Jack Goody, 1979, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, p. 293.

[15] Paulin Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, *op.cit*., p. 274.

ne peut se développer que dans l'élément de l'écriture »[16]. Geoffroy Botoyiyê quant à lui, rajoute que l'écriture n'est pas un simple « outil mnémonique, une sorte d'aide-mémoire, mais elle rempli une fonction épistémologique essentielle »[17].Les différentes interrogations et remises en causes que les systèmes graphiques ont été capables de susciter sont entre autres les éléments constitutifs du progrès et de l'émergence de la science. L'écriture permet de fixer la pensée selon Goody. Elle consiste non seulement à conserver le savoir mais aussi à le faire progresser ou avancer :

> Les conséquences générales de l'introduction d'un moyen d'enregistrer le discours sont potentiellement sinon toujours effectivement révolutionnaires. En premier lieu cela permet la transmission de l'information culturelle (non génétique) d'une génération à l'autre. Le discours aussi, mais l'écriture rend ce transfert possible sans qu'un face-à-face soit nécessaire (en fait, indépendamment d'intermédiaires humains directs) et sans la transformation continuelle de la première formulation qui caractérise la situation purement orale. /…/ La préservation conduit à l'accumulation et l'accumulation à la possibilité accrue d'une cumulation du savoir[18].

Il n'y a pas de vérité première dit-on. Il est question d'une remise en cause permanente du savoir et cela est seulement possible qu'avec les notations graphiques. Selon Hevolock, si les Grecs en sont arrivés à inventer la science et la philosophie c'est parce qu'ils disposaient de l'alphabet ; On y retrouve absolument les fonctions cognitive de l'écriture. Elle amène à mener une réflexion critique sur tous les sujets quelque soit leur nature ; elle libère la mémoire du poids que l'oralité lui faisait porter. Quand on a écrit avant de mourir cela profite toujours à ceux qui sont encore en vie ou à la génération future en ce sens qu'ils pourront rentrer en contact avec les connaissances laissées par écrit, alors que si rien n'avait été laissé comme écrit, tout ce que l'on dispose comme savoir disparaîtrait et c'est justement ce qui est monnaie courante dans les sociétés de l'oralité.

Cependant, Francois Dossou estime que l'écriture n'a pas été inventée pour des besoins littéraires ou du moins pour des besoins scientifiques mais plutôt pour des besoins pratiques. C'est dire que pour lui en effet, l'écriture aurait été inventée dans l'optique de conservation des données à savoirs : tenir des comptes, rédiger des contrats et des lois.

---

[16] *Ibid*., p. 274.

[17]Geoffroy BOTOYIYÊ, *Le passage à l'écriture. Mutation culturelle et devenir des savoirs dans une société de l'oralité*, *op.cit*., p.266.

[18] Jack Goody, 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, 1994, p. 67.

> « Et c'est bien là la preuve que l'avènement de l'écriture a été un besoin non pas du savoir, mais de la société qui, face à l'énorme développement de la production, des forces productives et de la division du travail, ne pouvait plus se gérer comme par le passé. La science n'y est pour rien »[19]

En plus, Dossou pense que magnifier l'écriture avec autant de ferveur amène à sous-estimer l'importance de l'oralité quand bien même que l'oral vient avant l'écrit. D'ailleurs, il n'est pas évident que tout le monde puisse maîtriser l'écriture et ses caractéristiques la t-il déclaré. Toutefois, il faut reconnaître, qu'il n'est nullement question de vouloir surestimer l'écriture, c'est justement ce qu'elle est, qui se manifeste. Du coup, il n'est plus a démontré que la maîtrise de l'écriture donne une grande ouverture au pluralisme au sein de la société ; c'est parce qu'elle est une activité individuelle qu'elle devient un moyen d'expression. Parler et écrire constituent deux modes d'élaboration différents et complémentaires. En fixant la pensée, l'écrit oblige à formuler et à préciser ce qui ne peut être que suggéré dans l'oral.

La fonction instrumentale de l'écriture « comprend la production de textes pour communiquer des informations aux autres, le plus souvent à l'enseignant en guise d'évaluation. » La fonction instrumentale serait donc constituée de deux sous-fonctions: « l'écrit est utilisé le plus souvent pour exposer les connaissances acquises et pour les communiquer »[20] . La fonction de communication de l'écriture peut sembler évidente au premier abord. Pourtant, cette fonction est complexe pour plusieurs raisons. En effet, pour être compris, le scripteur doit utiliser le même langage et le même code linguistique que son lecteur, rendre son message intelligible par le respect de certaines règles inhérentes à la composition des textes et à leur typologie, etc.

En classe de sciences, la langue écrite permet certes de communiquer, mais est principalement utilisée par les enseignants pour vérifier les acquis disciplinaires, d'où sa fonction d'évaluation. Dans les pratiques pédagogiques courantes et traditionnelles, l'évaluation occupe une place très importante, la fonction sommative de l'évaluation s'imposant d'ailleurs à la fonction formative. Que ce soit en classe de sciences ou dans les autres disciplines, l'écriture sert surtout à vérifier des apprentissages sous la forme d'exercices ou d'examens. Comme le constate Vérin, « ils (les enseignants) ne s'intéressent qu'au contenu de la réponse produite ».[21]

---

[19]Francois Dossou, « Ecriture et oralité dans la transmission du savoir » in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche, op.cit*., p. 266.

[20]Laurence Catel, 2001, *Ecrire pour apprendre ? Ecrire pour comprendre ? Etat de la question*, p. 19.

[21] Anne Vérin, 1988, *Apprendre A Ecrire pour Apprendre les Sciences*, p. 15.

L'attention de l'enseignant ne porte donc pas tant sur la forme du discours en soi, à savoir si les élèves sont aptes à verbaliser les savoirs construits, mais plutôt sur le contenu et la capacité des élèves à « restituer » les connaissances acquises. L'écrit à l'école sert souvent à contrôler et à sanctionner ce que les élèves ont appris, du fait qu'il constitue une trace durable et concrète de l'activité mentale de l'élève. Dans un examen, les questions que lit l'élève lui indiquent les connaissances qu'il doit restituer dans ses réponses. Lorsqu'un enseignant corrige un devoir dans l'une ou l'autre matière, il ne cherche pas à s'informer lui-même sur le sujet du devoir; il lit la copie de l'élève seulement pour vérifier ce que l'élève sait du sujet.

Au-delà de sa fonction de communication et d'évaluation, le langage écrit permet aussi d'accéder à des fonctions cognitives supérieures telles que la mémorisation, l'attention volontaire, l'anticipation, la conceptualisation et la schématisation. En permettant l'accès à ces fonctions psychiques supérieures, l'écriture devient « un puissant moyen de s'approprier et de construire des connaissances, en un mot, d'apprendre »[22]. En effet, comment mieux retenir le contenu d'un exposé, d'un texte, d'un film documentaire qu'en prenant des notes tout en écoutant? Comment mieux s'approprier des connaissances qu'en reformulant dans ses propres phrases ce que l'on vient de lire, d'entendre, de comprendre? Comment mieux résoudre un problème (dans le contexte scolaire, mais aussi ailleurs) qu'en posant les données sur papier ?

L'écriture est après tout une activité de structuration du savoir, alors qu'apprendre, c'est aussi et avant tout structurer le savoir. Ainsi, Jack Goody déclare que l'écriture est indispensable à la transmission et à la production du savoir scientifique. La science c'est la transmission fidèle pour une expérimentation réussie. Quoi qu'on dise la parole écrite vaut plus que la parole parlée ; avec la parole écrite il est toujours possible et aisé de faire retour sur les faits alors que la parole parlée est menacée par le piège de l'oubli. Comme on le dit très souvent, tous les écrits restent tandis que toutes les paroles s'envolent. C'est suite à cela que Hountondji affirme que l'écriture permet de fixer la pensée, elle la rend stable et disponible pour plusieurs générations ; elle rassure contre la mort et joue un grand rôle de stabilisation de la pensée. Écrire dans les cours de sciences permet en effet de clarifier, construire et consolider ses connaissances en sciences ainsi que d'améliorer la métacognition[23] chez les scripteurs. Ducancel et Astolfi décrivent ces interactions complexes, entre apprentissage langagier et apprentissage scientifique, comme suit:

[22] Christine Blasser Et al et alü, 2009, *Le rapport à l'écrit : un outil pour renseigner de l'école à l'université*, p. 114.

[23] Savoir qui concerne les processus mêmes d'acquisition de ce savoir, en quelque sorte « sa façon d'apprendre ».

d'un côté en effet, il apparaît que l'écriture scientifique n'est pas, comme on le croit souvent, la simple mise en forme linguistique terminale de ce qui a préalablement pu être pensé, observé et expérimenté, mais qu'elle contribue, à part entière, à la recherche et à la caractérisation d'observables, de relations invariantes. Sur l'autre versant des interactions, les activités scientifiques scolaires se présentent comme des occasions privilégiées et diversifiées pour développer une écriture fonctionnelle, chargée de sens et pour en dégager les caractéristiques linguistiques.

2-2-Une force évidente

D'abord, l'écriture a transformé notre vie et certaines études ont montré que le point commun entre toutes les personnes qui réussissent est le fait qu'elles déposent leurs idées. Qu'elles le fassent sur papier, ordinateur, en écrivant ou en faisant des croquis, peu importe. La force de l'écriture n'est plus a démontré, elle est multiple et multiforme. En fait, ce que l'on a compris c'est que ce n'est pas une question d'aimer ou non écrire mais bien de prendre plaisir à le faire. Lorsque le sujet nous intéresse, et c'est valable pour tout, il est beaucoup plus facile d'être productif et de créer du contenu. En effet, l'écriture permet de démocratiser la pensée autrefois collective et anonyme. C'est la notion du droit d'auteur. À y réfléchir, l'écriture est une façon d'étendre les capacités de notre cerveau : une idée déposée sur du papier n'occupe plus d'espace dans notre cerveau, elle en libère pour d'autres idées. On connait désormais a qui appartient telles ou telles autres pensées, chacun est libre d'émettre son opinion ; et quand quelqu'un annonce les mêmes opinions que vous sans vous citer, il est considéré comme un ignorant. Il aurait dû chercher à connaître votre pensée d'abord. Du coup, la pensée apparait ainsi personnelle et privée, c'est dire que l'écriture permet à qui sait la manipuler de fonder son propre monde. Oui, le simple fait d'écrire peut complètement transformer notre vie.

Ensuite, l'écriture se présente étant le porte-parole de l'imagination. C'est sans doute l'un des plus puissants outils dont nous disposons : tout part de l'imagination, on s'imagine avant de créer et de s'accomplir. Il n'y a rien qui arrive sans que ça n'ait été imaginé avant ! Encore une fois c'est une idée extrêmement simple et presque bateau, mais en prendre conscience peut complètement transformer ta vie. Et l'imagination vient éveiller nos émotions, c'est comme s'il n'y avait pas de distinction entre la réalité et l'imagination. L'imagination nous procure des émotions qui vont propulser nos idées comme des boulets de canon pour qu'elles voient le jour ! L'écriture joue un rôle indispensable dans ce processus, elle nous permet de transformer notre imaginaire en concret, en étape pour y arriver. Elle est le lien entre notre imagination et la

réalisation de notre idée. Pour Paulin Hountondji en effet, l'écriture est « incontournable »[24] sous le rapport de l'activité scientifique. Le savoir scientifique se développe à travers une remise en cause perpétuelle. Les recherches autrefois approuvées sont remises en cause ou controversées, et c'est comme ça que marche le progrès scientifique. En exemple, on citera Gallilée qui a pu perpétuer les travaux de Copernic (l'héliocentrisme) tout en y impliquant les formules mathématiques à son tour ; c'est comme-ça que marche l'activité scientifique ; il s'agit d'une remise en cause et d'une confirmation plus accrues à travers le temps ; et l'écriture permet de poser sur papier les étapes pour y parvenir. Un autre facteur important de l'écriture est qu'on peux replonger dans les notes plus tard et avoir des nouvelles idées, relancer notre imaginaire, faire des nouvelles connexions et aller beaucoup plus loin. Sans l'écriture, cette étape est impensable, notre cerveau n'a pas la capacité de traiter autant d'idées en même temps. Hountondji affirme que l'écriture permet la « communication à travers le temps » et garantir l « assurance contre la mort »[25]. En effet, il faut écrire sur ce qui nous plaît. C'est même à l'origine de notre envie à passer du temps à rédiger des articles. Il ne faut jamais se forcer. Il n'y a rien de pire que de devoir écrire sur un sujet qui ne nous passionne pas juste parce qu'il le faut ! Le fait d'écrire sur un sujet qui nous inspire est beaucoup plus motivant. Et ça se ressentira de partout. Le fait d'écrire souvent aide à organiser ses idées et à mieux s'exprimer par la suite. On sait plus précisément ce que l'on veut, on appréhende mieux notre vision aussi. Plus on répète une tâche et plus on en devient spécialiste. Prendre l'habitude d'écrire régulièrement a plusieurs avantages. Plus on écrit et plus il est facile d'écrire. On peut par exemple, lorsqu'on a une idée sur un sujet pour un projet prendre le temps d'écrire quelques lignes, de développer notre pensée. On pourra y revenir plus tard pour le compléter mais on aura également une base solide à utiliser sur nos documents.

Dessiner c'est écrire, en écrivant, on organise ses idées, nos propos seront beaucoup plus en cohérence avec nous même. C'est l'auteur Austin Kléon qui explique que le papier est pour lui la source de la créativité. Qu'une bonne idée naît toujours sur papier avant d'être réalisée sur un autre support. On se fait des feuilles de route, des schémas. L'avantage, c'est que c'est beaucoup plus facilement visualisable dans l'espace. On peut tourner les feuilles, inverser l'ordre, faire des connexions, etc. En fait on perçoit beaucoup mieux où l'on veut aller en agissant de la

[24] Paulin Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche, op.cit*., p. 272.

[25] *Ibid*., p. 263.

sorte. Il y a quelque chose de plus naturel, de plus organique. Goody pense que la logique est étroitement liée à l'écriture, « notre logique »[26] entendue comme un instrument d'analyse. Selon lui en effet, la transcription de la parole permet de séparer les mots, de pouvoir jouer sur leur ordre afin de développer les formes syllogistiques des raisonnements. La lettre est également adoptée pour désigner la relation entre les composantes. Il est de même pour le principe de contradiction puisqu'il est souvent plus aisé de percevoir les contradictions dans un texte écrit que dans un discours parlé. La sensation du papier, faire appel au toucher, à la vue, les sens sont peut-être plus en action et notre cerveau plus attentif que devant un support quelconque.

La créativité est un grand mot. Le fait d'écrire permet de prendre conscience de ce que l'on fait, des choses qui nous entourent. De déposer sa pensée. C'est hyper puissant car lorsque l'on se relit on peut faire des connexions que l'on n'aurait pas faites sans avoir écrit. Lorsque l'on veut créer un nouveau concept, ou du moins développer quelque chose dans son entreprise. C'est valable pour tout : refaire ses tarifs, ses plaquettes, revoir sa communication, etc. Il est selon nous pertinent de le dessiner, de le schématiser. De faire des essais pour voir comment tout s'organise. Le fait d'écrire tout ça permet de créer, de conceptualiser des idées. C'est comme ça que nous voyons la créativité. Cette dernière ne naît pas de rien, elle n'apparaît pas dans l'attentisme. Il faut un minimum de réflexions et de connexions pour qu'elle puisse surgir. Reconnaissons-le quand-même qu'il est très difficile d'isoler un segment d'un discours et le soumettre à une analyse aussi individuelle, abstraite et critique que celle que rendent possibles les énoncés de l'écrit. Il y a également cet aspect de nouveaux outils à savoir l'imprimerie par exemple qui a servi à des fonctions déjà existantes, au point de les modifier qu'il ne faudrait pas du tout occulter.

[26] Jack Goody, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, *op.cit*.,, p. 264.

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE L'ECRITURE POUR LES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

3-1- Sélectionner les savoirs avérés

Les savoirs avérés constituent l'ensemble de ces connaissances, de ces pratiques qui perdurent jusqu'aujourd'hui dans les sociétés orales malgré les nombreuses intempéries et pressions à leur encontre. Ce sont des savoirs auxquels les sociétés orales font recours au moment opportun pour régler un certain nombre de problèmes qui les menaceraient. Un fait qui se constate dans maints domaines à savoir: médical, atmosphérique, artisanal, habitation ...etc. Il s'agit des savoirs constitués, présents dans l'élément de l'oralité et qui sont transmis plus ou moins fidèlement, d'une génération à une autre. De nature très efficaces, ils sont à même d'apporter des solutions pointues afin de satisfaire les besoins de ceux qui s'y intéressent. Pour Hountondji, ces savoirs sont vrais et il serait peine perdue de se douter de leur consistance.

> L'Afrique précoloniale avait assurément amassé une riche moisson de connaissances vraies, de techniques efficaces, qui ont été transmises oralement de génération en génération, et qui font vivre encore aujourd'hui une bonne partie des populations de nos campagnes et de nos villes[27].

L'auteur démontre à travers l'extrait qu'avant que les colonisateurs ne nous envahissent avec une nouvelle manière de satisfaire les besoins, de solutionner les difficultés, l'Afrique disposait déjà des connaissances et techniques qui lui sont avérées très efficaces et celles-ci étaient présentes dans l'oralité et s'opéraient d'une génération à une autre. Hountondji appelle ces techniques endogènes de l'ethnotechnologie et pour lui en effet, cette discipline se situe bien dans le contexte général de l'ethno-science. Il s'agit de l'étude des technologies dites traditionnelles pour ce qui concerne l'ethnotechnologie. Quant à l'ethno-science, Hountondji la définit comme étant « l'étude des corpus de connaissances, l'étude des savoirs traditionnels transmis de génération en génération »[28]. Partant de ces différentes définitions, il va sans dire que le champ des techniques endogènes est vaste et il est urgent que les spécialistes de différentes disciplines scientifiques se mettent ensemble pour le délimiter et commencer à l'explorer. Autrement, le travail urgent est l'identification des valeurs africaines sur lesquelles doit se baser tout projet de développement qui se voudrait endogène.

Rappelons que la question principale était de savoir comment sélectionner les savoirs ou savoir-faire "traditionnels" avérés pour les mettre à contribution dans la production du savoir

[27] Paulin J. Hountondji, *Sur « la philosophie africaine critique de l'ethnophilosophie », op.cit*., p. 125.

[28] Pierre Goudjinou, 1994, « L'étude des techniques et des savoir-faire : question de méthode » in Paulin J. Hountondji, Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche, p. 37.

universel. Alors pour y arriver, nous avions engagé deux pistes de recherches. La première est basé sur l'hypothèse de la littéracie, c'est à-dire qu'il y à nécessité de documenter les savoirs et les savoir-faire puisqu'ils sont menacés de disparition tant qu'ils sont "archivés" dans la mémoire mortelle des hommes et transmis oralement. Ensuite pour ce qui concerne la seconde piste, nous envisageons que l'éclairage des laboratoires est un facteur possible pour mettre en valeur et tester les corpus de savoirs ancestraux en les soumettant à la recherche fondamentale et expérimentale. Cependant, nous avons identifié trois cas pratiques d'observation issus de la documentation des savoirs ou savoir-faire à travers des enquêtes menées par des chercheurs ou scientifiques béninois. Nous parlerons également de leur introduction au laboratoire pour expérimentation et analyse.

1er Cas : de 1981 à 1988, plusieurs séminaires ont été organisés au département d'histoire et d'archéologie de l'Université d'Abomey-Calavi dans le cadre des enquêtes sur les technologies et pratiques africaines. Au cours des différents séminaires dirigés par le regretté professeur GOUDJINOU P. Mètinhoué, il a été question des pratiques historiques, technologiques et procédés locaux dans les régions du Bénin. Les séminaristes cherchaient à répondre à une série de questions. En voici quelques objectifs de départ et enquêtes menées consignés dans le tableau ci-dessous :

Tableau: Objectifs et enquêtes sur la gestion des savoirs endogènes

Domaines	Objectifs	Enquêtes menées sur :
Artisanat	Comprendre le souvenir que les artisanes ont de l'origine de la poterie.	la poterie rituelle de Sô-Ava, le tissage à Abomey,la poterie à Toffo, la fabrication de nattes cossile à Gakpe.
Alimentaire	Connaître les technologies alimentaires dans les régions du Bénin.	les techniques d'obtention du sel à Djègbadji,la préparation du féijoada chez les afro-brésiliens de Ouidah.
Habitat	Identifier les techniques de construction sur l'habitat rural.	technique de construction de l'habitat Berba à Matéri, techniques architecturales traditionnelles au Bénin : l'Ouémé et le Mono.
Pêche	Etudier les techniques de fabrication et d'utilisation des instruments de pêche.	la pêche traditionnelle aux crevettes dans la lagune de Porto-Novo, la Pêche traditionnelle aux poissons chez les Aguégué.

2ème cas: ensuite, à travers la recherche menée par Liliane Okoumassou portant le thème : *Le chapalo: Aspects technologique et analyse quantitative des glucides par chromatographie sur couche mince* (Okoumassou, 1984), l'auteure a pu démontrer que le maïs peut avoir plusieurs utilisations parmi lesquelles il y a le chapalo ; une bière obtenue par maltage. Dans son étude, Liliane Okoumassou relève que le chapalo de maïs tel qu'il est préparé chez les populations de Dassa-Zoumè comporte trois processus ; le processus technologie, celui de l'application de la chromatologie sur couche mince à l'étude de la fraction glucide du chapalo, et le processus de l'expérimentation, des résultats et des discussions. En effet elle va plus loin en montrant que la production du chapalo ne pourra être généralisée que lorsque les difficultés liées à la qualité du grain aux rapports (P/V) grain concassés/eau et résidu de filtrage/eau, aux temps de cuisson et au blocage de tout processus fermentaire seront résolues.

3ème cas : à présent, il s'agit de l'enquête menée par Geoffroy Botoyiyê sur le réveil des plantes. D'après ses nombreuses recherches, il explique que selon la tradition il faudrait parler aux plantes avant de cueillir leurs feuilles, écorces, racines, etc... Cette pratique est très répandue en Afrique dit-il. Cependant, il explique que les plantes sont utilisées à diverses fins et dans diverses opérations allant de l'alimentation quotidienne à l'usage que l'on voudrait en faire, il est recommandé de prononcer des paroles ou incantations en touchant légèrement la tige ou en tout cas, s'adresser à la plante avant d'aller à la récolte. Cette récolte qui peut se faire à différents moments de la journée selon l'objectif que l'on voudrait atteindre. En effet, il se remarque très clairement que le savoir dans les sociétés de l'oralité est enchâssé dans la sphère du sacré à telle enseigne qu'on peut toutefois le confondre avec les faits religieux. Ce qui ne facilitera pas du tout sa liberté en tant que domaine de recherche.

Alors, nous croyons que c'est comme ça qu'il faudrait repérer les savoirs encore disponibles dans les couvents ou dans les différents lieux de détentions dédiés exclusivement à l'oral; et bien par la suite, ces savoirs, ces savoir-faire une fois enquêtés seront transcrit dans l'élément de l'écriture pour être convoyés au laboratoire. Pour Geoffroy Botoyiyê en effet, « La raison d'être de la science est de mettre en évidence les mécanismes cachés qui président aux phénomènes »[29]. Au laboratoire on transforme les savoirs ou connaissances empiriques en données expérimentales. Ces connaissances empiriques produites isolément recevront la qualité

[29] Geoffroy BOTOYIYÊ, *Le passage à l'écriture. Mutation culturelle et devenir des savoirs dans une société de l'oralité, op.cit*., p. 317.

de "scientifique" dès qu'elles obtiendront la reconnaissance de laboratoires qui attestent de leur caractère objectif et universel. Les laboratoires sont les nouveaux lieux du savoir pense Botoyiyê. Au laboratoire, le savoir est dicté par les instruments de la preuve qui remplacent les données des connaissances infuses. Dans ces lieux, on mesure, on calcule, on quantifie, on fait des dosages, on compare. C'est ce qui témoigne de leur consubstantialité avec le savoir expérimental. Le laboratoire est non seulement un espace d'expérimentation typique des sciences exactes et appliquées, mais aussi un centre de recherche animé par des groupes de personnes, relevant même des sciences humaines allant du crayon, de papier, des livres aux éprouvettes, des microscopes, des ordinateurs...et aujourd'hui de l'Internet qui permet de conduire une démonstration scientifique et prendre note des expériences. Bruno Latour pense que le centre de calcul et la bibliothèque sont des archétypes du laboratoire en tant qu'ils sont des lieux de concentration, inspiration commensurables les unes avec les autres. « Ces réseaux que la raison ignore : laboratoire bibliothèque, collection »[30].

Ainsi, en exemple nous avons jugé nécessaire le schéma suivant pour l'implémentation de la gestion des savoirs endogènes :



- ✓ L'identification visera à repérer, cartographier, les actifs tangibles.
- ✓ L'analyse consistera à retracer des usages futurs de ces actifs tangibles.

[30] Bruno Latour, 1996, « *ces réseaux que la raisonignore : laboratoire bibliothèque* », p. 23-46.

- ✓ La planification visera à établir un plan d'action pour l'utilisation des actifs tangibles en les priorisant.
- ✓ La maintenance consistera à évaluer si le plan d'action a produit les résultats souhaités.

Quand on tourne un regard dans le rétroviseur que rend possible l'histoire, on comprend mieux que la science moderne elle-même a émergé au cœur d'un environnement de savoirs traditionnels entourés d'irrationalité manifeste dans les mythes fondateurs et dans la magie dont les hommes ont tenté de donner une explication rationnelle, en orientant la pensée vers une façon nouvelle de comprendre, une autre rationalité. Selon Colas Duflo : Avec la science moderne il ne s'agit plus de remonter vers Dieu en découvrant des inventions dans la nature, en la déchiffrant comme œuvre divine. En outre, il faut montrer comment elle est construite ». Il ne s'agit donc plus de lire une finalité, mais de comprendre « le fonctionnement de" la machine du monde" »[31]. De Descartes à Kant, ce sont les mathématiques qui doivent nous livrer la clé de ce fonctionnement. Cela s'explique que, l'apparition de nouvelles sciences est survenue grâce au changement des moyens de production des connaissances et des perspectives. En plus l'expérimentation permettra de révéler et de comprendre les lois naturelles qui ne sont perceptibles directement à l'œil nu dans les phénomènes adulés par l'esprit mystique dominant dans les sociétés endogènes. Gaston Bachelard l'appellera : de la « phénoménotechnique »[32], c'est à dire la construction expérimentale du phénomène que l'on cherche à expliquer ou l'art savant de produire de nouveaux phénomènes. Au laboratoire on échange, c'est le lieu par excellence de déploiement de l'outillage mental où une chaîne d'instruments produits, des graphiques dont le chercheur est le porte parole. Le procès de l'expérimentation intègre la prise de note et autres outils graphiques. L'écrit demeure présent dans ce monde d'appareil et de montage de faits scientifiques. L'attention portée sur les savoirs endogènes et leur collaboration dans la recherche aura certainement l'avantage de mettre au premier plan la convergence des approches et de contribuer à long terme à la naissance d'une science qui intègre toutes les dimensions du savoir.

[31] Carlos Duflo, 1996, *le mécanisme de la science*, p. 22.

[32] "Phénoménotechnique" (1931), qui désigne la construction expérimentale du phénomène que l'on cherche à expliquer. De plus en plus Bachelard soutient que cette dialectique externe entre théorie et expérience, ne dispense pas d'une dialectique interne entre les concepts.

3-2-De l'exotérisme pour une attitude universalisante

Un fait qui s'observe et qui récuse le développement des savoirs africains est qu'ils sont produits et transmis dans un cadre fermé inaccessible au plus grand nombre et la minorité qui y détiennent les conservent jalousement et se donne une difficulté énorme de les partager avec d'autres. Peut-être du fait que cela soit des secrets réservés uniquement aux initiés ou peut être que cela constitue une activité de sources de revenue pour eux, raison pour laquelle ces sachant s'abstiennent de les laisser à la porté du tout premier venu. Mais ce qui est marrant est qu'ils ne prennent pas le soin de les consigner quelque part aux bénéfices de ceux qui vont s'y intéresser plutard et ces savoirs disparaissent juste après leur mort.

« La science naît de la discussion et en vit »[33], disait Paulin Hountondji. En effet, les savoirs endogènes gagneraient davantage s'ils s'ouvrent à l'accès au grand nombre. C'est d'ailleurs l'une des forces du système de production et de transmission du savoir scientifique ou moderne. C'est-à-dire que personne ne détient en particulier la propriété du savoir et que c'est plutôt à une communauté scientifique plus large que cela revient d'être établit. Du coup, c'est dans le cadre d'une discussion, d'un débat que le savoir est critiqué et progressivement établi. C'est donc la participation d'un grand nombre de personnes à la production du savoir qui offre les meilleures garanties de pertinences et de consistances du moment que les risques d'erreurs sont beaucoup moins élevés. Toutefois, si les sociétés orales aspirent véritablement à une éclosion des savoirs endogènes à l'instar des savoirs modernes, il va falloir qu'elles osent le pari de l'exotérisme, de la démocratisation, du déverrouillage de l'espace de production, de conservation et de transmission. Cheik Anta Diop, pense qu'un tel risque est inévitable. Pour lui en effet si les grecs en sont arrivés à faire progresser les savoirs de l'Egypte antique et les ont hissés à un niveau aussi élevé de performance, cela est du mérite d'avoir rendu le savoir accessible au plus grand nombre :

> Le génie profane des Grecs dû essentiellement à l'influence des steppes eurasiatiques, leur faible tempérament religieux a rendu possible chez eux, dès qu'ils ont emprunté les valeurs égyptiennes, l'existence d'une science laïque, profane, enseignée publiquement par des philosophes également profanes, au lieu que cette science soit l'apanage d'un corps sacerdotal qui la gardera jalousement, sans la répandre dans le peuple, pour la laisser se perdre avec les bouleversements.[34]

[33] Paulin Hountondji, *Sur « la philosophie africaine critique de l'ethnophilosophie », op.cit*., p. 36.

[34] Cheick Anta Diop, *Nations nègres et culture, op.cit*., p. 397.

L'essentiel pour tout le monde serait que, bénéficiant des recherches et de l'effort conjugué de tous les chercheurs, les savoirs endogènes soient hissés à un niveau concurrentiel, c'est-à dire à un niveau de mondialisation qui leur permettra d'entrer à plain-pied dans le processus de développement. Car les savoirs endogènes recèlent des valeurs à sauvegarder nécessairement. Les savoirs endogènes doivent recouvrir leur place dans la recherche de solutions à la crise du savoir qui de nos jours se traduit en terme d'un total effondrement des valeurs.

Ainsi, en dehors de quelques esprits conservateurs et nostalgiques de certains politiques qui voient au travers de la science occidentale que la domination d'une culture sur d'autre, il y a fort heureusement ceux qui pensent et croient réellement qu'il y a dans la science un état d'esprit, une autre manière d'agir, de percevoir et de rassembler. La situation essentielle qui peut naître de cette quête d'universalité est un multiculturalisme. C'est un fait nouveau qui vise à réconcilier différentes civilisation dans un contexte dialogique, de coopération loyale mais aussi lucide et critique. Ce qui est à défendre face à l'avenir serait le dialogue entre les héritages culturels et la rationalité instrumentale de la science moderne. Sur la question de la diversité culturelle désormais admise comme une légitimité, Jean Jaques Salomon pense que l'aspiration des peuples au progrès social passe inévitablement par l'instauration d'un nouvel ordre « *scientifique* »[35] et technique mondial où le principe du savoir-faire doit guider les attitudes au-delà des frontières de la diversité culturelle et sociale. Alors, il revient à chaque peuple d'apporter sa spécificité et son génie fécondant aux progrès de la communauté et de la science. Cependant, il va sans dire que l'alphabétisme favorisera grandement un tel dialogue entre les systèmes culturels du savoir. Nous sommes tout à fait conscient malgré la recherche d'une construction universelle du savoir, le développement de la science conduit quelque fois à la recherche d'une certaine domination culturelle et politique. Par conséquent, la place et le rôle des savoirs endogènes en liaison avec la science moderne devront être espérés dans le vrai sens de complémentarité. Il s'agira de la tolérance dans son vrai sens ; chaque groupe culturel se percevant comme une version particulière de l'humanité, s'enrichira de l'apport et des valeurs disponibles chez l'autre sans qu'il soit utile d'établir un cadre hégémonique. Ceci nous ramène à la diversification des épistémologies semblables à cette vision du futur dont démontre Edgar Morin :

[35] Jean Jacques Salomon, 2006, *Les scientifiques entre pouvoir et savoir*, p. 19-20.

> « L'occident qui se provincialise ressent en lui un besoin d'Orient, tandis que l'Orient tient à démeurer lui-même en s'occidentalisant. Le Nord a développé le calcul et la technique, mais il a perdu la qualité de la vie.Une dialogie doit désormais complémentariser Orient et Occident, Nord et Sud. La reliance doit se subtituer à la disjonction et appeler à la « symbiosophie », la sagesse de vivre ensemble. »[36]

L'écriture supposée nous permettre de valoriser les savoirs endogènes n'a-t-elle pas des limites ? Les systèmes graphiques n'ont-ils pas donnés naissance à de nouveaux paradigmes. Ce sont autant d'interrogations que nous tenterons d'examiner dans le chapitre suivant afin de montrer les insuffisances de l'écriture et d'énoncer quelques perspectives.

[36] Edgar Morin, 1999, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du future*, p. 40-41.

CHAPITRE 4 : CRITIQUE ET PERSPECTIVES

4-1- Critique

Comme il est de coutume, toute décision scientifique ou littéraire est censée représenter le réel pour une autre opération de l'esprit. Autrement dit, la plupart des théories scientifiques élaborées jusqu'à nos jours ont été remises en cause soit par les penseurs des siècles passés, soit par les penseurs du moment (siècle présent). C'est dire également qu'aucune théorie scientifique n'est admise pour universelle, figée mais il est susceptible d'être critiquée, d'être battue en brèche par d'autres penseurs. À ce propos la question de l'apport de l'écriture pour les savoirs endogènes que nous venons de mettre à nue n'a pas échappé à ce principe. Des auteurs se sont employés à critiquer, à montrer les limites de la conception de Hountondji selon laquelle il est nécessaire voire urgent que les savoirs endogènes connaissent une mutation en vue de la conquête de leur statat de science. Cette conquête ne peut se faire sans le passage à l'écriture. Au nombre de ces penseurs ayant remis en cause ou même dépassé cette conception de Hountondji et montrer la finitude de l'écriture, F. Dossou et Mamoussé Diagne occupent une place de choix. Alors, qu'en est-il réellement de l'acceptation de ces auteurs ?

D'emblée, remarquons que même si Hountondji, Botoyiyê et autres soutiennent mordicus que l'écriture est l'une des pistes d'accès à la réappropriation et à l'éclosion des savoirs endogènes, il n'en demeure pas moins vrai qu'ils constatent que cette dernière peut s'avérer inefficace à des moments donnés. Dit autrement, l'écriture tant défendue par Hountondji et les siens a bien des limites. Le passage de la culture orale à la culture écrite, a tout ce que cette transition impliquait en termes de changement des formes de cognition. Comme le dieu Theuth, on pourrait croire que l'écriture favorise le développement de la mémoire. Or pour le roi Thamous, c'est le contraire qui se produirait. Pour Socrate en effet, la conséquence de cette nouvelle technologie est qu'elle va atrophier notre mémoire. La possibilité de stocker des informations en dehors de notre mémoire va mécaniquement nous dispenser de les stocker dans notre mémoire :

> Elle ne peut produire dans les âmes, en effet, que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire. Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux-mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir[37].

Les cultures orales ont leur logique propre comme l'a montré Evans-pritchard dont un livre (*Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*) est consacré aux oracles. La tradition orale

[37] Platon, 1989, *Le phèdre*, p. 278.

laisse une grande marge à la souplesse de la transmission, à l'adaptation aux normes, tandis que la tradition écrite exige la répétition exacte comme condition d'un changement positif. Or à mode de pensée différent, correspondent des démarches cognitives divergentes. Au lieu de chercher en eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur mémoire, les hommes vont faire usage d'un support extérieur dont ils seront dépendants. Les hommes cesseront ainsi d'être très savants, contrairement à ce qu'ils s'imaginent, et à mesure que leurs connaissances auront pour support des technologies et non leur mémoire, leur ignorance s'accroîtra. Par là, Socrate montre les vertus de la mémoire qui permet de se constituer un véritable savoir :

> Tu donnes à tes disciples la présomption qu'ils ont la science, non la science elle-même. Quand ils auront, en effet, beaucoup appris sans maître, ils s'imagineront devenus très savants, et ils ne seront pour la plupart que des ignorants de commerce incommode, des savants imaginaires (doxosophoi) au lieu de vrais savants[38].

Les différences de démarches peuvent être expliquées du fait d'une différence dans les systèmes de communication. Si d'une culture à une autre les contenus de pensée sont différents, c'est bien en fonction des modes de communication qui opèrent selon des processus différents. Lorsque les modes de communication changent ou évoluent, ils entrainent pour la pensée une modification de la façon de se produire. Le mode de communication dans une culture donnée, influence donc le fonctionnement du système de pensée dans cette culture. Si l'écriture n'est pas le remède pour la mémoire humaine, elle a néanmoins comme vertu de conserver les souvenirs de la mémoire d'une manière plus efficace.

C'est à travers son ouvrage *Écriture et oralité dans la transmission du savoir* que Francois Dossou a tenté de démolir le mythe de l'incontournabilité de l'écriture à travers les questions : quel est le rôle de l'écriture ? Et quel est le rôle de l'oralité ? Par ces questions classiques, Dossou cherche dans quelles mesures nous pouvons faire confiance à l'oral ou à l'écrit. Il s'agit là, de distinguer ou de différencier ce que l'oralité ou l'écriture peuvent faire et ce que chacune d'elle est incapable de faire. On voit que, *Ecriture et oralité dans la transmission du savoir* est loin d'être une mise en question sceptique de l'écriture, mais elle a pour but de repousser les exigences de l'écriture qui sont dépourvues de fondement quand elle se porte sur l'inconditionné et d'assurer en même temps ses légitimes prétentions. En effet, Dossou pense que si « des

[38] *Ibid*., p. 279.

pratiques aussi fines, aussi efficaces que la thérapeutique traditionnelle »[39] ont pu résister à travers le temps jusqu'à parvenir à notre ère, que c'est parce que l'oralité sans nul doute, dispose des mécanismes de conservation et de transmission qui lui permettent de résister et de se maintenir à travers le temps, car aucune école n'enseigne les procédés de transmission et de conservation de ces connaissances. Un constat qui amènerait Dossou à plaider pour la réhabilitation de l'oralité. En effet, Dossou estime que quand nous savons lire, nous méprisons la forme de communication verbale. Cependant, il clarifie que de nos jours l'analphabétisme n'est plus seulement le fait de ne savoir lire ou ne savoir écrire mais aussi n'avoir aucune connaissance sérieuse. Sur ces mots, il s'en prend au sénateur américain Benthon qui pense que « les Africains sont des analphabètes et des ignorants »[40] et surtout à Louis-Jean Calvet. Ce dernier développe une vision très négative de l'analphabétisme. Selon lui, la maitrise de l'écriture est une condition incontournable du savoir et bien, il serait difficile de parler de savoir au sens propre du mot, dans les sociétés sans écriture. Alors, François Dossou nous convie à remarquer le contraste qu'il y a entre les définitions des concepts d'alphabète et d'analphabète. Toutefois, il faut donc remarquer que Dossou nous conduit à faire deux constats dans sa démonstration. Le premier qui explique que la maîtrise de l'écriture passe pour être une condition incontournable du savoir mais aussi pour le savoir lui-même. Quand au deuxième constat, il explique que les sociétés modernes fondent un grand espoir sur la maîtrise de l'écriture et, donc dépensent une forte somme pour l'alphabétisation de leur population. Aux dires de Dossou, selon ces auteurs l'écriture est une condition synequanone pour l'accession au savoir. Du coup, il s'en tiendra à la définition que donne Maurice Houis de l'oralité et de l'écriture pour nous rassurer une fois en plus que « l'oralité n'est pas la simple absence d'écriture. »

En suite, par rapport à la question de l'émergence de l'écriture, Dossou se dit ne pas être trop préoccupé. Par contre, il s'est plutôt intéressé par son objet. Cependant, il va statuer une fois pour toute, que l'écriture a été inventée pour des besoins pratiques et non pour des besoins littéraires. C'est alors à juste titre qu'il avait choisi l'affirmation suivante de Lévi-Strauss pour mieux étaigner son argumentation : « si l'écriture, n'a pas suffi à consolider les connaissances,

[39] Francois Dossou, « Ecriture et oralité dans la transmission du savoir » in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche, op.cit*., p. 257.

[40]Désiré Mèdégnon, 2021, cours : « *Les savoirs endogènes en question* », p. 2.

elle était peut-être indispensable pour affermir les dominations.»[41] C'est-à-dire que l'écriture a permis aux dirigeants d'avoir un contrôle sur leur population. Dossou dénonce avec acharnement le scriptophile sans condition de Hountondji. Hountondji défendait en effet qu'il serait difficile d'accepter une civilisation scientifique qui ne soit pas une civilisation écrite ou du moins une histoire des sciences dans une société où le savoir se transmet sous forme orale. Ce sont là autant de propos tenus par Hountondji qui engendreront le désaccord de Dossou sur la question. Pour Dossou en effet, l'écriture n'est pas un passage obligé du savoir. Alors, il a distingué l'écriture de l'imprimerie et a démontré que le texte écrit et repris par l'imprimerie et diffusé permet de multiplier, de vulgariser, de désacraliser et de conserver le savoir alors que l'écriture étant une forme d'expression n'a toujours pas été au service de la diffusion du savoir, sinon qu'elle a contribuée souvent à favoriser le secret pour ce qui concerne la découverte scientifique.

Puisque François Dossou s'est employé à déterminer le rôle, la portée et les limites de l'écriture et de l'oralité, un autre penseur s'est donné pour mission d'analyser la façon dont une société de l'oralité peut gérer et transmettre un patrimoine. De quoi s'agit-il ? Que dit-il réellement ?

C'est Mamoussé Diagne qui procède à une analyse de la façon dont se gère et se transmet le savoir dans les sociétés africaines. Face à la thèse qui voit principalement l'oralité, la transmission d'un contenu et celle qui privilégie le présent de l'écriture en Afrique au moment même où elle est proférée, l'auteur de *Critique de la raison orale* opère une sorte de déplacement en mettant l'accent sur la façon dont une société, en régime oral, est susceptible de gérer et de transmettre un patrimoine constitué de textes relevant de la « tradition orale ». Cette option implique en particulier une prise en compte de la dimension sociale des processus étudiés, avec une distinction nette entre les contenus transmis et les modalités de leur transmission, comme on le note par exemple à propos de l'initiation dont on peut se demander si elle ne transmet pas en définitive un secret de polichinelle ou une platitude ésotérique relevant de la sagesse des nations, de dialectique de la parole proférée et du silence. Ce qui fait apparaître l'un et l'autre comme deux modalités du dire et la loi de leur conjugaison comme le code de transmission des messages dans une civilisation de l'oralité. Selon Mamoussé Diagne, cette loi gouverne le programme de l'éducation des "héritiers" dans leur processus de socialisation. Une civilisation de l'oralité,

[41] François Dossou, 2019, « Ecriture et oralité dans la transmission du savoir » in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, p. 262.

parce qu'elle est une civilisation de la parole vive est, en même temps, une civilisation du secret, c'est-à-dire du silence. Par ailleurs, Mamoussé Diagne opère également un dépassement de la problématique concernant la production d'une pensée conceptuelle, puisqu'il prend ses distances avec la thèse, développée notamment par J. Goody et P. Hountondji, qui subordonne la possibilité de créer des concepts à la pratique de l'écriture. Il le fait en redonnant au sujet une place et une épaisseur qui apparaissent dans la capacité de Mamoussé à s'interroger sur son expérience. En effet, grâce au procédé de dramatisation et à toutes les ressources de la mise en scène dans le champ de l'initiation, le sujet est conduit à « l'étude des mécanismes par lesquels l'inaccessible parvient à se mimer dans l'accessible »[42].

Mamoussé Diagne met l'accent sur la question du discours en régime oral, envisagé à travers les modalités de sa production, de sa diffusion et de sa réception et, dans cette perspective, il inscrit son propos d'abord dans une dimension anthropologique et rhétorique. Mais, dès le début, il se trouve conduit à examiner les propriétés de ce discours et, en particulier, à se demander dans quelle mesure celui-ci est susceptible de représenter un enjeu. Cet aspect ne fait pas de doute pour lui et nous avons vu comment il le souligne en procédant à un double dépassement des articulations qui marquent le champ de la réflexion concernant l'oralité. De la sorte, la préoccupation n'est peut-être pas immédiate dans la mesure où elle apparaît après la prise en compte du discours et de ses modalités, et cela sous deux formes principales : la question de la conceptualisation et la réaction d'un sujet individuel à un environnement discursif. A présent, l'on se demande si l'écriture ou du moins les systèmes graphiques n'ont pas donné naissance à de nouveaux paradigmes dans la réappropriation et l'émergence des savoirs endogènes !

4-2-Perspectives

A partir des travaux de Hountondji et d'autres sur la quintessence de l'écriture pour la conservation, la transmission et la valorisation des savoirs endogènes, il y a eu la proposition de nouveaux paradigmes. Il s'agit du numérique et de l'enseignement aux côtés des savoirs endogènes. Avant tout, tâchons de comprendre le sens que revêt le numérique et l'enseignement scolaire au service des savoirs et savoir-faire africains.

[42] Mamoussé DIAGNE, 2005, *Critique de la raison orale : les pratiques discursives en Afrique*, p. 36.

Par numérique en effet, on entend par un langage, un code constitué de suites de nombres représentés en système binaire par des groupes de zéro et de un. Ce langage est utilisé par différents équipements conçus pour le comprendre, comme les ordinateurs, les tablettes, les appareils photo, les caméscopes, les écrans de télévision etc. Pour Thomas Hervé Mboa Nkoudou, le numérique peut devenir un moyen très efficace de revaloriser les savoirs locaux africains. Il s'est appesanti sur la théorie des communs pour mieux expliquer le fait. Il est question d'une forme spécifique de gouvernance qui place au centre du jeu socioéconomique les décisions collectives des groupes, réseaux, coordinations d'individus que l'on a pris l'habitude d'appeler « communautés »[43]. Cette théorie est au cœur de l'avènement du numérique qui désigne tout ce qui s'inscrit dans le mouvement actuel d'ouverture des ressources numériques : les logiciels libres, le libre accès à l'information, le partage des données, l'écriture collaborative, le Copyleft et les licences Creative Commons. Cette ouverture des « communs de la connaissance »[44] porte la promesse de briser des barrières qui semblaient infranchissables, de mettre en lumière ce qui semblait voilé. Alors, Thomas Nkoudou démontre que ces communs de la connaissance ont donné lieu à l'émergence de nombreux mouvements sociaux du numérique, à des pratiques communautaires dépassant les cercles restreints pour peser sur toute l'organisation de la société en limitant l'emprise du marché et des monopoles dominants sur cette nouvelle construction des savoirs. En exemple il cite : le mouvement des logiciels libres, celui des scientifiques défendant l'accès libre aux publications de recherche, les paysans opposés à la mainmise sur les semences, les associations de malades œuvrant pour la prééminence du droit à la santé sur les brevets de médicaments, les bibliothécaires partisans du mouvement pour l'accès libre à la connaissance, les auteurs et interprètes qui décident de placer leurs travaux sous le régime des créatives commons ; les rédacteurs des projets collectifs qui construisent des documents partagés sous un régime de propriété ouvert, garantissant la non-appropriation privée. .Cette émergence du numérique libre s'avère être une aubaine pour l'Afrique précise l'auteur. Du coup, il insiste qu'avec la fibre optique qui quadrille le territoire africain et le boom de la téléphonie mobile, l'adoption du numérique libre en Afrique suscite de l'espoir en termes économique, académique, culturel et social. Et que, malgré tout ce potentiel lié à l'usage du numérique, l'Afrique semble ne pas s'impliquer suffisamment dans son appropriation. Il a certainement dû constater qu'il y a insuffisance des infrastructures de distribution de la fibre

[43] Thomas H. M. Nkoudou, 2015, *Ethique publique*, p. 26.

[44] *Ibid*., p. 27.

optique et un déficit criard de l'énergie électrique ou de ses alternatives (solaire, éolienne) nécessaire pour supporter la distribution permanente d'Internet et la maintenance des structures qui y sont rattachées.

En revisitant l'histoire, Thomas Hervé Mboa Nkoudou pense qu'il se pose le problème du rapport au numérique des populations ; c'est-à-dire que selon certains, le numérique reste l'affaire des « blancs » et ceux qui sont allés à l'école ; ce qui n'est pas tout a fait vrai. Victor Houndonougbo pense d'ailleurs qu'aucune mémoire n'est assez vaste et fidèle pour contenir toutes les connaissances du Fâ (256 signes) et propose que « L'ordinateur sera d'un précieux secours. »[45] Il a pu constater qu'en absence d'un collège hiérarchisé d'interprètes chaque dignitaire du Fâ est réduit à traduire selon la capacité de sa mémoire. Alors Nkoudou dénonce le mal et remarque que ce manque d'intérêt est dû aux Etats africains puisqu'il y a absence de volonté politique qui limiterait les effets émancipateurs que cette ouverture pourrait avoir chez les gouvernés. Il en résulte donc que, pour Thomas Hervé Mboa Nkoudou les NTIC sont plus que jamais une grande occasion qui permettra une fois encore à l'Afrique de conserver et de transmettre leur connaissance, leur pratique afin qu'elles puissent connaître l'éclosion tant souhaitée. Cependant, Raymonde Moussavou ne sera pas du reste. Elle souhaite que les savoirs endogènes soient intégrés aux curricula de formation.

Ainsi, à la lumière des propos de Raymonde Moussavou il apparait que les enseignants africains se sont engagés dans la réflexion autour d'une éventuelle intégration des savoirs endogènes dans les disciplines scientifiques. Ils sont informés des enjeux de pouvoir inhérents à l'initiative formulée et suggèrent des « voies de sortie »[46] pour parler. Toutefois, s'ils ont des raisons de penser que l'enseignement des savoirs endogènes peut conduire à libéraliser l'accès aux savoirs endogènes ou à intégrer les valeurs culturelles, cette adhésion n'est pas gratuite. En effet, l'auteure estime que ces personnes parlent à partir de lieux sociaux différents. Leur statut d'enseignant les autorise à dire ce qui compte à l'école sur la base de leur formation professionnelle et scientifique. C'est ainsi que les savoirs qui devront intégrer les cours de sciences devront au préalable remplir les conditions de la scolarisation, c'est-à-dire, qu'ils devraient être validés ou, encore, soumis à des techniciens. Bien que l'analyse soit limitée à

[45] Victor HOUNDONOUGBO, 2019, « Processus stochastique du Fâ : une approche mathématique de la géomancie des côtes du Bénin » in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, p. 153.

[46] Raymonde Moussavou, 2014, *Savoirs endogènes en classe des sciences: points de vue d'enseignants et d'enseignantes en formation*, p. 68.

quelques illustrations, dans l'ensemble ils ont formulé des intérêts et ont explicité des enjeux limitant la possibilité de prendre en compte les savoirs endogènes dans les cours de sciences.

Au final, remarquons qu'il est possible de croire aux dires de Moussavou, que ces personnes ont produit un savoir authentique et négocié sur les savoirs endogènes par le biais d'une méthodologie qui leur a fait confiance en leur donnant la parole. C'est pour cette raison, le précise-t-elle, qu'ils ont réussi à s'impliquer dans cette activité qui a acquis une dimension réflexive au sens où les échanges produits ont contribué à la production de nouveaux énoncés. Cependant, selon l'auteure c'est pourquoi l'entretien collectif, paraît constituer un espace propice à l'explicitation des points de vue, ce qui ne le met par contre pas à l'abri des critiques, compte tenu des limites signalées ici en ce qui concerne par exemple la validité des données produites, n'ayant pas retourné le verbatim aux auteurs des discours afin de le faire valider. C'est pourquoi cette contribution qui est tout de même pionnière dans le contexte africain où les savoirs endogènes sont utilisés de façon occasionnelle par les enseignants interrogés à le mérite de constituer une première exploration d'un problème complexe qui reste à explorer sur le terrain de l'enseignement des sciences.

CONCLUSION

Au terme de notre réflexion, nous pouvons retenir que l'invention et l'usage des systèmes graphiques ont contribué à la formation des sociétés modernes, dont ils sont un élément essentiel. Dit autrement, la pratique de l'écriture a certainement permis, d'une manière ou d'une autre, à l'émergence des modes de pensée transmis d'une génération à l'autre par le compromis de la systématisation.

La question de "l'écriture" pour les savoirs endogènes se comprend dans le sens de la récupération, de la transmission des connaissances, et des pratiques qui sont menacées de disparition que certains malgré tout continuent de détenir. Paulin Hountondji pense qu'il faudrait que les savoirs endogènes connaissent une mutation fondamentale pour s'inscrire dans les contextes des civilisations de l'écriture. C'est « urgent »[47] disait Hountondji, que cela soit intégré au programme des institutions de recherche sur le continent africain. Aller récupérer les savoirs et les décrire, développer les systèmes de pensée des sociétés qui les produisent, en dresser les tables et les définir ; voilà le but de la science. L'écriture est incontournable. Pour que les savoirs endogènes soient valorisés, il va falloir prendre par l'unique voie qui est celle de trouver une place dans les canaux actuels de production du savoir.

L'adoption de l'écriture comme nouveau moyen de communication a augmenté les chances de l'esprit critique. Elle permet d'examiner d'une nouvelle façon le discours. Avec elle, les possibilités d'accumuler le savoir augmentent par la transformation des conditions de conservation de l'information ; un champ intellectuel plus vaste s'offre à ceux qui savent lire; les documents écrits remplacent le discours oral partout où on fait appel aux techniques de rétention de la mémoire. L'esprit libéré du souci de la mémorisation et des obstacles de l'énonciation peut donc s'élever, se consacrer aux sujets plus abstraits en se basant sur l'étude de texte statique. L'analyse et le commentaire critique se développent en s'approfondissant. Il s'agit de la fonction de l'écriture ; elle confit à la matière un rôle de sauvegarde qui serait par le passé dévolu à l'esprit et libère en conséquence celui-ci pour des inventions nouvelles susceptibles d'ébranler les anciennes, voire de les condamner définitivement.

[47] Paulin Hountondji, *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, *op.cit*., p. 132.

L'écriture qui a plus servi dans la recherche que dans la conservation n'est pas sans limite, c'est ce que nous avons essayé de démontrer à partir de la critique de François Dossou par rapport au mystère trop grand que l'on loue de nos jours à l'écriture au dépend de l'oralité. L'auteur estime que la fonction essentielle de l'écriture n'est pas destinée à l'activité scientifique mais plutôt à la production et à la division du travail compte tenu de la croissance démographique qui exige que les choses ne soient plus gérées comme par le passé. Il y a également que l'écriture crée de la méfiance. A la suite de ce dernier, Bienvenue AKOHA précise qu'aucun peuple au monde ne pourra tout retenir même s'il fait hautement usage des systèmes de notation graphique.

Thomas Hervé Mboa Nkoudou propose une stratégie inclusive sans distinction du niveau d'instruction ou de la langue parlée. Cette stratégie repose sur quatre points : les compétences numériques de base, les logiciels libres, le libre accès et les numériques de base, les politiques gouvernementales en faveur du numérique. Quant à Raymonde Moussavou, elle invite à une intégration des savoirs endogènes dans les curricula de formation afin que ceux ci soient enseignés dans les classes et donc connaissent les mêmes traitements que le savoir moderne.

Bien que nous ayions trop peu dit sur l'écriture en question pour les savoir endogènes, nous espérons avoir montré ici quelques voies à suivre pour atteindre leur réappropriation, leur devenir dans tous les champs d'investigation. Nous sommes évidemment conscients que ces voies sont loin de faire l'unanimité. Néanmoins nous gardons l'espoir que l'avenir nous offrira d'heureuses opportunités afin de murir davantage les réflexions sur la question de la réappropriation et du devenir des savoirs et savoir-faire africains.

REFFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Ouvrages principaux

BOTOYIYE Geoffroy A. Dominique, 2009, Le *passage à l'écriture. Mutation culturelle et devenir des saviors dans une société de l'oralité*, Nantes, PUR, 387 p.

HOUNTONDJI Paulin J. (dir), 1994, *Les saviors endogèns: pistes pour une recherche*, Cotonou, Star Editions, 345 p.

HOUNTONDJI Paulin J., 1977, *Sur la « philosophie africaine » : critique de l'ethnophilosophie*, Paris-v, MASPERO, 263 p.

2. Ouvrages généraux

AKOHA Bienvenu, 1994, « Les systèmes graphiques de l'Afrique précoloniale », in P.J. Hountondji (dir), *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, Cotonou, Star Editions, p. 283-304.

BLASSER Christine et CHARTRAND Suzanne G. (dir), 2008, *Le rapport à l'écrit : un outil pour enseigner de l'école à l'université,* Namur, Cedocef, p. 34-36.

CATEL Laurence, 2001, *Ecrire pour apprendre, Ecrire pour comprendre ? Etat de la question,* Paris, Cedex, 31 p.

DIAGNE Mamoussé, *Critique de la raison orale. Les pratiques discursives en Afrique noire,* Paris, Karthala, 600 p.

DIOP Cheikh Anta, 1954, *Nations Nègres et Culture*, Paris, Présence africaine.

DOSSOU C. Francois, « Ecriture et Oralité dans la transmission du savoir », in Paulin J. Hountondji (dir), *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche,* Cotonou, Star Editions, p. 257-282

DUFLO Colas, 1996, « Le mécanisme de la science », in *la finalité dans la nature.* Paris, PUF, p.22.

GOODY Jack, 1979, *La raison graphique. Domestication de la pensée sauvage,* Paris, Editions de Minuit, 75 p.

GOUDJINOU Pierre M., « L'étude des techniques et des savoir-faire : question de méthode » in Paulin J. Hountondji (dir), *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche*, Cotonou, Star Editions, p. 37-56.

HOUNDONOUGBO Victor, « Processus stochastique du Fâ : une approche mathématique de la géomantie des côtes du Bénin », in Paulin.J. Hountondji (dir), *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche*, Cotonou, Star Editions, p. 139-158.

KLEON Austin, 2014, *Voler comme un artiste*, Montréal, Editions de l'homme, 152 p.

LATOUR Bruno, 1996, « Ces réseaux que la raison ignore : laboratoire, bibliothèque » in Marc Baratin et Christian Jacob, *Le pouvoir des bibliothèques*, p.23-46.

MORIN Edgar, 2000, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 130 p.

PLATON, 1989, *Le phèdre*, Paris, Garnier Flammarion, 412 p.

POLONI-SIMARD Jacques, 2001, *Pratiques d'écriture*, Strasbourg, Annales. Histoire, Sciences Sociales, p. 781-782.

SALOMON Jean Jacques, 1996, « Sciences et développement : Pourquoi la quête est-elle incertaine ? » in WAAST Roland (ed), *Les sciences hors d'Occident*, Paris, ORSTOM, p. 63-76.

VERIN Anne, 1988, *Apprendre à écrire pour apprendre les sciences*, Paris, Cedex, p. 15-46.

3. Recherches sur internet

MOUSSAVOU Raymonde, 2014, *Savoirs endogènes en classe des sciences: points de vue d'enseignants et d'enseignantes en formation*, https://corpus.ulaval.ca, 12 Janvier 2022, 14h-26.

NKOUDOU H.M.Thomas, 2015, *Stratégies de valorisation des savoirs locaux africains : questions et enjeux liés à l'usage du numérique*, https://doi.org/10.4000/ethiquepublique.2343, 12 Janvier, 12h-48.

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE 2

DEDICACE 3

Remerciements 5

RESUME 6

INTRODUCTION 7

CHAPITRE 1 : L'ECRITURE AU CHEVET DES SAVOIRS ENDOGENES 9

1-1-L'écriture, les savoirs endogènes : que cachent ces grands mots ? 10

1-1-1-L'écriture 10

1-1-2-Les savoirs endogènes 11

1-2-Des notations graphiques pour une systématisation réussie 12

CHAPITRE 2 : LES REVOLUTIONS DANS L'ADOPTION DE L'ECRITURE COMME NOUVEAU MOYEN DE COMMUNICATION 16

2-1-Les fonctions fondamentales de l'écriture 17

2-2-Une force évidente 21

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE L'ECRITURE POUR LES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE 24

3-1- Sélectionner les savoirs avérés 25

3-2-De l'exotérisme pour une attitude universalisante 30

CHAPITRE 4 : CRITIQUE ET PERSPECTIVES 33

4-1- Critique 34

4-2-Perspectives 38

CONCLUSION 42

REFFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 44

TABLE DES MATIERES 46